

## Fragments de mémoire

Marmottan, c'était le *Shibboleth* entre Anne-Lise Stern et moi. L'hôpital, situé près de la place de l'Étoile, était un morceau d'une autre planète tombé dans une rue tranquille du 17<sup>ème</sup> arrondissement de Paris.

Nous nous y étions rencontrées au début des années 70.

Claude Olievenstein, le médecin-chef du premier service ouvert pour toxicomanes et un des inspirateurs de la loi du 31 décembre 1970, lui avait demandé d'y venir travailler après l'avoir entendue parler de son expérience de déportée à Auschwitz-Birkenau.

Je partageais avec elle les vacances de psychologue.

C'était comme ça Marmottan. Un beau mélange. Une rescapée des camps nazis porte-parole de la psychanalyse à côté d'une débutante tout juste diplômée de psycho, des accueillants anciens toxicomanes à côté des médecins écoutants mais aussi prescripteurs de drogues légales, un secrétariat théâtre de consultations impromptues. Outre les drogués, sous couvert de toxicomanie, défilaient toutes sortes de marginaux, d'étiquetés malades mentaux, rebelles aux hôpitaux psychiatriques.

Bien sûr, il y avait des bureaux pour garantir le secret des paroles, mais beaucoup était dit à la cantonade et alors rien n'échappait à Anne-Lise. Elle captait tout.

Je la revois assise dans un bureau à la porte ouverte ou dans la pièce d'accueil, ses longs cheveux dénoués, lisant le journal. Quiconque passait par là, *client* (terme consacré à Marmottan les toxicomanes n'étant pas des malades), soignant, pouvait entrer, s'asseoir en face d'elle.

Elle commençait par commenter sa lecture à haute voix, repérer les « saute-aux-yeux » comme elle disait, fragments de textes, photos où elle déchiffrait la trace des années brunes. Elle parlait puis posait sur vous un regard direct : « Et toi, c'est quoi ton histoire ? ». Ton histoire avec ça.

J'ai toujours pensé, mais je ne l'ai pas vérifié, que sa formule « transmission parentérale », cette injection dans le corps de la mémoire insue des camps et du nazisme que l'on soit juif ou pas, venait de son passage à Marmottan. Elle était solidaire des toxicomanes, ces enfants « torturant leur corps de jouissance », offrant ce corps à la médecine

comme objet d'expérimentation, se faisant déchet comme l'avaient été les déportés.

Pour nous les soignants plutôt assurés d'être du bon côté, celui de la résistance à l'ordre médical établi, il était difficile de garder bonne conscience s'il y avait un désaccord avec elle sur la façon de conduire une prise en charge. J'ai oublié les circonstances précises de son départ obligé mais je me rappelle qu'il en a soulagé plus d'un.

Les années ont passé. Nous habitions le même quartier et je la croisais de temps en temps. « Pourquoi ne viens-tu pas à mon séminaire ? » me demandait-elle. « J'ai changé, tu sais. » Je comprenais que cela signifiait que je n'avais plus à la redouter. Et puis, nous avons Marmottan en commun. Nous en reparlions à chacune de nos rencontres.

J'ai fini par aller à son séminaire. Longtemps. Elle s'étonnait que si peu de psychanalystes viennent l'écouter. J'ai retrouvé sa façon de procéder à partir des « saute-aux-yeux ». Elle parlait pendant deux heures et seuls les novices se permettaient de l'interrompre. C'était un discours en spirale, qu'elle reprenait souvent d'une fois sur l'autre. On se laissait emmener et soudain, une phrase trouvait un écho intime, bouleversant.

Anne-Lise Stern était une interprétation incarnée, désignant la juste place où chacun se situe dans son rapport au pouvoir, à la jouissance victimaire. Elle nommait « les nous aussi » ceux qui revendiquent leur part de malheur et en font une bannière qui les aveugle sur leurs propres compromissions. Quoi qu'elle en dise, elle n'avait pas changé tant que ça depuis l'époque Marmottan.

Je n'avais pas vu Anne-Lise depuis plusieurs mois quand j'ai appris sa mort. J'ai rouvert son livre et je l'ai relu d'un bout à l'autre, d'une traite. Et j'entendais sa voix.